
Les souvenirs du fondateur du Cercle, Maurice Bauchond sur l'occupation allemande à Valenciennes (1914-1918) un témoignage poignant, mais dérangeant

Philippe Guignet¹

¹ Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes et de son arrondissement

Janvier 2018

Le fondateur du CAHV alors jeune avocat (il avait 37 ans en 1914) affecté en 1914 à la Croix-Rouge puis appelé, en sus de ses activités d' homme de loi, à être conservateur adjoint du musée a laissé d'importants « souvenirs sur l'occupation » allemande en 1914-1918. Il livre un témoignage équilibré, mais sans fard sur le vécu d'une population meurtrie par les réquisitions croissantes et les prises à répétition d'otages ordonnées par les autorités allemandes. Son témoignage est quelquefois dérangeant en ce sens que par exemple il révèle des relations entre Valenciennois et soldats logés chez l'habitant plus complexes qu'on ne l'a souvent écrit. Les mémoires de Maurice Bauchond nous rappellent qu'il n'est pas de lecture simpliste qui vaille en histoire.

Cette conférence qui fera l'objet de la rédaction du tome XIV (volume 1) du Cercle archéologique et historique de Valenciennes (Guignet, 2018) a obtenu le label du Centenaire. M Yves Le Manner, membre du Conseil scientifique de la Mission du Centenaire de la Première Guerre Mondiale a écrit la préface du volume. Plus d'informations ici : <http://www.histoire-valenciennes-cahv.fr/>

Memoires/index.php/Memoires/issue/view/81

M.Guignet s'interroge en introduction sur les raisons justifiant la publication de larges extraits des " Souvenirs de l'invasion " de l'avocat Maurice Bauchond. Enrichir l'historiographie valenciennoise de la Grande Guerre n'a rien de superflu. Par ailleurs, le témoignage de cette grande personnalité du milieu social et culturel est surtout d'une réelle originalité, il permet de nuancer des idées reçues, même si assurément les propos du mémorialiste doivent être accueillis avec un esprit critique. Ce témoignage souvent dérangeant est enfin riche d'apports nouveaux : M.Bauchond fut en effet un observateur attentif et très informé par les conversations qu'il tenait et ses multiples lectures.

1 Une vie quotidienne plongée dans le tragique de la guerre

Même si la ville n'est saccagée par la guerre qu'au cours des dernières semaines de la guerre en octobre 1918, vivre à Valenciennes, c'est vivre au son du canon dont le fracas est perceptible à des dizaines de

kilomètres. Dès septembre 1914, on entend le canon à intervalles réguliers. En juillet 1916, avec l'offensive de la Somme, les déchainements massifs de l'artillerie se font entendre pendant des journées entières. Le vécu quotidien est marqué par la fréquence des bombardements. A partir du printemps 1917, les incursions des avions sont de plus en plus fréquentes. S'ouvrent les premiers abris dans les caves. Les nuits sont troublées quelquefois par plusieurs alertes. On est encore loin des tapis de bombes de la seconde guerre mondiale, mais M. Guignet cite de nombreux textes montrant le sentiment de sidération ressenti par une population qui découvre la destruction des habitations. Maurice Bauchond, les 13 et 14 juillet 1918, décrit l'ambiance où se déroule la vie sur les bords de l'Escaut : " le canon tonne, la sirène marche, le bourdonnement insupportable des moteurs d'avions ne cesse pas, alors que des parachutes lumineux éclairent notre ville ". M. Bauchond évoque régulièrement le long et " triste " (adjectif faible dont il abuse) cortège des réquisitions, des prélèvements, des brimades diverses infligées par l'occupant. Le lecteur découvre des évocations émouvantes du départ des jeunes forcés de partir travailler en Allemagne ou dans les champs au service de la Landwehr. Par exemple le 27 avril 1917, il écrit " On craint une rafle. Ce soir, 950 jeunes gens ont été convoqués pour se rendre à l'hôtel de ville demain à 8h30 ". Le 19 mai, il précise " grosse émotion à Valenciennes : ordre à cent jeunes gens de 14 à 18 ans de se trouver avec bagage demain à 7 heures dans la cour de l'hôtel de ville. Pourquoi prendre aussi des enfants ? ".

Les réquisitions allemandes s'amplifient alors que la guerre se prolonge. On assiste à la réquisition des poêles, des vélos, des automobiles, de la laine, des matelas, des draps, des lustres... Le cuivre est l'objet d'un ramassage systématique. Bauchond s'emploie à sauver les cloches des églises et des bâtiments publics ; R. Delame lui a du reste rendu hommage pour son action.

Les prises d'otages se multiplient. Le 25 septembre 1914, il note que " pour la première fois dans notre ville, l'autorité allemande exige des otages ". Le maire Tauchon est déporté à Hozminden en juillet 1917, des otages sont envoyés pendant des mois dans un camp d'internement en Lituanie. On assiste par trains entiers à l'évacuation des " bouches inutiles " (jeunes, vieillards) qui effectuent un long trajet par l'Allemagne et la Suisse jusqu'à Annemasse et la " France libre ".

Il est connu que depuis la somme publiée en 1933 par René Delame (1933) que les difficultés du ravitaillement furent douloureusement ressenties par les Valenciennois. M. Bauchond ne le nie pas, mais introduit certaines nuances. Il consigne par écrit les prix à diverses périodes des denrées de base. Selon le diariste, jusqu'au début de 1916, la situation n'est pas intolérable. Le 1er janvier 1916, il écrit même : " On ne se ressent en rien de la guerre quant à la nourriture qui est toujours en abondance à Valenciennes " ; le 30 mars 1916, il observe : " les prisonniers sont étonnés de ce

que l'on trouve encore ici. Ils pensaient qu'il n'y avait plus " ni vin ni bière ". La situation ensuite se dégrade. Le 11 juin 1916, il confie que " le ravitaillement devient difficile ". Des émeutes de marché éclatent en juillet 1916. A partir de 1917, il devient clair pour Maurice Bauchond qu'une réelle pénurie s'installe. Les pommes de terre ne parviennent plus en ville en quantités suffisantes. Ceci étant, c'est une constante du discours tenu dans ce journal, les beaux étalages rutilants de produits de luxe perdurent tout au long de la guerre. M. Guignet a l'embarras des citations, tant les notations abondent. Le 10 juin 1917, il écrit : " Le nécessaire manque et les pâtisseries valenciennes regorgent de friandises, bonbons, chocolats, etc. Les tissus de laine et de toile font défaut et les dentelles foisonnent à de superbes étalages. " Ainsi va le monde ". Le 24 septembre, il précise : " les épiceries étalent des marchandises très chères, des paquets de tabac et de cigarettes comme des légumes : des choux, des choux fleurs, des choux navettes, des carottes et des tomates. On vend des poires et des pommes pas trop en cachette et très ouvertement des pêches et des raisins ". Bien sûr, la présence d'officiers allemands de passage ou en repos dans la ville entretient l'activité des boutiques de luxe. De surcroît, il faut mettre en cause les " spéculations indignes des ravitailleurs ", une " classe de gens nés de la guerre, vivant de la guerre qui se goinfrent des écus de la misère des autres " (18 août 1916).

2 Une ville qui vit imperturbablement au rythme des dévotions traditionnelles

Valenciennes est une ville de forte imprégnation catholique. Maurice Bauchond est un catholique convaincu dont l'existence est rythmée par la participation aux messes et aux exercices de piété très diversifiés proposés par l'Eglise de ce temps (tour de Saint Cordon, fêtes de Jeanne d'Arc, de Saint Joseph, prières des quarante heures, fêtes du rosaire...). Le diariste insiste sur la vigueur de la pratique religieuse en 1914-1918, ce que des études ont relevé en maints d'autres lieux

En lisant ce journal, on comprend rapidement que cette guerre impitoyable met aux prises deux peuples de culture chrétienne, plus encore même deux nations formées dans une écrasante majorité de croyants. M. Guignet narre des anecdotes piquantes, comme celle des cierges de Mme Contant. Le 28 août 1914, Madame Contant met des cierges à Saint-Géry. Un soldat allemand en fait autant à côté d'elle. " Elle nous raconte avoir prié en disant ; " Mon Dieu, occupez -vous de mes bougies, plutôt que des siennes ". La piété fervente des soldats allemands est relevée par le diariste. Le 11 juin 1916, jour de la Pentecôte, " à la messe allemande à Saint-Géry, il n'y eut jamais autant d'Allemands. Ils sont partout dans les allées, dans les stalles, sur les

marches et presque dans la rue ”.

Bauchond a la foi d'un catholique du début du XX^e siècle mais il n'est pas un bigot enfermé dans des pratiques ritualistes. Il n'a pas d'indulgence pour ses frères dans la foi qui affichent un nationalisme intempérant aux antipodes du message évangélique d'amour du prochain. Proche de l'abbé Lemire et sensible à ce qu'il appelle “ l'appel généreux du Sillon ” de Marc Sangnier, il ne dissimule pas ses divergences avec les “ intransigeants ”, les “ enragés ” du nationalisme.

Il est indisposé par des sermons doloristes. Le 31 décembre 1916, le doyen de Saint-Géry espère en chaire que “ 1917 apportera la paix et développe ce thème que les esprits réfléchis ne pouvaient espérer plus tôt la fin du carnage , car le monde avait trop pêché. Un fleuve de sang doit laver cette boue ”. Il n'aime pas trop cette image d'un Dieu vengeur à qui on offre des victimes innocentes. “ Cela sent un peu le paganisme ”.

Pour Maurice Bauchond, l'idéal chrétien de concorde doit transcender les divisions et les oppositions “ haineuses ” entre Etats.

3 Un engagement pacifique généralement incompris

Maurice Bauchond n'est pas défaitiste. Il affirme plusieurs fois son soutien personnel à la cause française. “ Combien nous désirons de tout coeur et ardemment la victoire des Français ”, même s'il ajoute toute guerre est “ odieuse ”. Dès septembre 1914, il se confie “ Plaise à Dieu qu'elle soit vite finie et que ce soit la dernière ”. Le 29 janvier 1916, il précise : “ je désire ardemment la victoire de la France, mais cette victoire, je voudrais que ce fut une franche réconciliation avec le peuple allemand. Je voudrais qu'il ne subsistât plus de haine ”.

Cet engagement pacifiste se radicalise à partir de 1916 et se pare d'une dimension contestataire. Il est vrai que davantage que bon nombre de Valenciennois, il a pris conscience de la mort de masse et d'une situation militaire bloquée. Il ne cesse de répéter que cette guerre est devenue un monstrueux “ carnage ”. Maurice Bauchond ne ménage pas les gouvernants, se déchaîne en mai 1917 (un mois après le carnage du Chemin des Dames) contre “ les gouvernements bornés qui affirment partout qu'on ne fera jamais la paix sans l'Alsace Lorraine ”.

Il se plaint de ne pas trouver sur place beaucoup d'esprits clairvoyants mesurant l'ampleur de l'hécatombe. En octobre 1916, il rencontre toutefois un Valenciennois partageant ses vues, M. Ewbank qui observe que les forces alliées “ se heurtent à une muraille de fer impossible à percer ”. Il est toujours confiant dans la victoire , mais “ la victoire ne sera pas celle qu'on avait espérée ”. On ne s'étonnera pas que Maurice Bauchond prête une oreille attentive aux prises de position en faveur de la paix. Le pieux Bauchond est en parfaite communion de pensée avec le pape Benoît XV qui le

1er août 1917, dans une lettre aux “ chefs des pays belligérants ” à des accents poignants pour évoquer la situation : “ le monde civilisé devra-t-il donc n'être qu'un champ de morts ”. Le pape pose la question-clé de la finalité de la guerre. Pourquoi se bat-on ? Maurice Bauchond ne se fait pas d'illusions : “ Les catholiques français seront les premiers à dire que le pape est inspiré par l'Allemagne (16 août 1917) ” ce qui ne manquera pas de se produire.

Les propositions de paix du président Wilson en juin 1916 suscitèrent un temps l'espoir. Il suit avec attention les débats au Reichstag et se félicite qu'en juillet 1917 une majorité de députés ait appelé à une paix de conciliation. Il sous-estime, dans un régime allemand qui n'est pas parlementaire, la capacité de blocage du Grand Quartier Général formé de bellicistes convaincus à commencer par Hindenbourg et Ludendorff.

Maurice Bauchond comprend les aspirations à la paix du peuple russe. Le 14 juillet 1917, il confie à son journal : “ les communiqués russes annoncent une débandade dont les chefs ne peuvent se rendre maître. Ici nos bons concitoyens trouvent qu'on devrait fusiller tous ces Russes mécontents, mais leur seule arme à ces pauvres gens n'est-il pas de vouloir la paix ? Si dans tous les pays, les soldats refusaient d'obéir, les puissants seraient bien obligés d'y mettre les pouces ”. A ce propos dans sa préface qu'il vient d'accorder à la publication des “ souvenirs ” de Maurice Bauchond, Yves Le Maner observe que “ le pacifisme foncier de l'auteur est une attitude rare au sein de la bourgeoisie française pendant la Grande Guerre, cette option étant généralement un choix présent dans les milieux de gauche socialiste ”. Maurice Bauchond a très tôt compris le caractère totalement nouveau du conflit et les pertes humaines et matérielles inédites qu'il entraîne.

4 Les relations entre occupants et occupés, un témoignage souvent dérangeant

Les relations entre forces occupantes et les Valenciennois obéissent à certaines constantes mais connaissent une évolution en allant vers des tensions croissantes à mesure que la guerre se prolonge. Dès l'arrivée de l'armée allemande, s'impose une réalité. Beaucoup d'Allemands parlent français. “ M.Chesnel raconte qu'il se promenait avec un ami quand un officier allemand vient à passer. “ En voilà un qui aurait bien pu se raser ”, dit l'ami. “ Croyez-vous qu'on peut se soigner en temps de guerre ” s'exclame l'officier en se retournant. Ils étaient ahuris ”.

Les relations ne sont point trop conflictuelles au début de la guerre. Le 22 septembre, “ le colonel Kintzel vient faire ses adieux au maire. M. Tauchon lui dit qu'il se souviendra des bonnes relations qu'ils ont eues en certains jours, mais que certains il a passé de bien durs moments ”.

Des soldats allemands sont logés chez l'habitant. M. Bauchond comme ses compatriotes voient se succéder les officiers comme les soldats, tout au long des quatre ans d'occupation. A l'évidence, des consignes de " correction " ont été données et les attitudes visant à rassurer la population sont notées par le diariste. Un officier refuse d'occuper le bureau d'un confrère. Un autre se garde de jouer au piano avant d'avoir obtenu la permission expresse de ses hôtes. . . .



FIGURE 1 – Fête du Kaiser 1915, défilé militaire, place d'Armes. Fonds Bauchond

En s'aidant d'un dictionnaire, des conversations se développent entre les Allemands et leurs hôtes forcés. La rencontre entre Bauchond et le comte Reinhard von Neipperg en octobre 1914 donnent lieu à des conversations érudites qui atteignent de sommets. Ce petit-fils du comte Von Neipperg qui épousa Marie-Louise, impératrice des Français devenue veuve après la mort de Napoléon est un officier cultivé, polyglotte dont une fille est religieuse à Angers et un fils bénédictin. Il se plaît à converser avec le diariste des vieilles maisons de Valenciennes, des oeuvres du Musée dont Bauchond est directeur-adjoint et des livres illustrés du XVIII^e siècle. Scènes presque surréalistes, alors que les armées se livrent à de féroces affrontements dans le cadre de la course à la mer !

Maurice Bauchond comme conservateur adjoint du Musée eut à travailler en liaison avec les conservateurs allemands qui furent dépêchés sur place surtout quand à partir de 1916, le musée servit de refuge aux collections situées près du front. Le docteur Burg fut longtemps son interlocuteur. D'autres ne firent que passer comme le baron Detler von Hadeln, spécialiste reconnu de la peinture vénitienne. Les relations le plus souvent sans être cordiales ne furent pas des plus tendues. Il est vrai, que les officiers allemands tiennent avant tout Valenciennes pour la cité des arts et ne pouvaient imaginer quitter la ville sans s'être offert le plaisir d'une visite guidée des collections.

Maurice Bauchond déplore bien sûr la politique de

germanisation de la vie quotidienne, ainsi que les réquisitions comme les brimades de l'armée d'occupation. Toutefois pendant les quatre ans de la guerre, il n'a pas apparemment rencontré de bêtes de guerre parmi les humbles soldats et officiers qu'il dut loger. Beaucoup lui parlent de leur famille et de leur ardeur souhait de voir la guerre se terminer au plus vite. Certains passages du journal consignés il est vrai à l'automne 1914 laissent songeur. Le 17 octobre, " chez Madame Giard, des officiers allemands disent que Valenciennes est une bonne ville et les Valenciennois de braves gens auxquels on ne fera pas de mal ". Le 24 octobre : " on raconte qu'on aurait décidé, paraît-il, que (les soldats) ne logeraient pas chez l'habitant. Ils seraient trop bien traités et s'attendraient en pensant à leur famille ". En 1916, 1917, 1918, on ne lit plus rien de tel, mais Maurice Bauchond note que les soldats logés demeurent corrects à l'égard des Valenciennois qui les hébergent. Par exemple le 22 novembre 1916, il observe " qu'il y a beaucoup de soldats en ville, très convenables, personne ne s'en plaint ". On les voit avec les enfants. Le 6 octobre 1916, alors que les Bavarois quittent la ville, Madame Delame raconte que le sous-officier qu'elle a logé dix huit mois a demandé à la voir pour lui remettre une très belle médaille en argent ajoutant les larmes aux yeux que " le souhait qu'il formait était le retour sain et sauf de ses fils actuellement à la guerre ". Madame Renard donne une clé d'interprétation de l'attitude de maints Valenciennois pendant la guerre : " Madame Renard dit à un officier allemand. En bloc, nous sommes ennemis, mais individuellement, quand nous nous connaissons, nous nous ne voulons pas de mal " (25 février 1916).



FIGURE 2 – Revue du roi de Bavière, janvier 1916. Fonds Bauchond

Ne voyons pas dans ces Valenciennois d'affreux col-laborateurs. Tous, comme Bauchond et en dépit de son pacifisme, parlent de " bonnes nouvelles " chaque fois qu'ils apprennent des succès des Alliés et l'un des thèmes de conversation est de savoir quand la délivrance interviendra enfin. Mais de 1914-1918, à Valenciennes, on semble être aux antipodes de l'attitude des Français magnifiée en 1941 par Vercors dans le silence de la mer. Vercors évoque, faut-il le rappeler, un vieil

homme et sa fille obligés de loger un officier allemand paisible, mélomane et intéressé par la culture française. Celui-ci essaie de lier conversation. Les deux hôtes opposent un silence obstiné. Le message est clair : rien ne peut rendre aimables des occupants quels que soient leur politesse et leur niveau de culture. A lire Maurice Bauchond, et même s'il se garde bien de s'y attarder, René Delame, à Valenciennes, il y eut certes bien peu de personnes annonçant la résistance silencieuse des hôtes de Werner von Ebrennac dans la nouvelle de Vercors. René Delame traite le commandant Kinzel de type



FIGURE 3 – *La logistique militaire allemande. Fonds Bauchond*

accompli du soudard allemand, voit en von Mehring “ un original doublé d’un fou ” mais ce notable municipal dont le patriotisme est incontestable reconnaît (P.337) que le général Moser qu’il logea “ fut toujours très correct jusqu’à l’inviter à sa table pour le réveillon de Noël ”. Il faut évidemment éviter l’anachronisme : l’Allemagne de Guillaume II même s’il y a un courant pangermaniste que les spécialistes décrivent comme minoritaire n’est pas le troisième Reich hitlérien. Le contexte est très différent.

En conclusion, M.Guignet observe même dans un exposé nourri de réflexions et d’exemples qui dura près d’une heure et demie, il fut loin de pouvoir épuiser la substance d’un journal couvrant dans l’édition qu’il propose 360 pages. Les auditeurs intéressés se reporteront au volume 1 du tome XIV. “ Les Souvenirs ” de M. Bauchond sont vraiment passionnants. Bien sûr ils comportent quelques partis pris. Le diariste se révèle très défiant. (...) vis-à-vis de l’Angleterre qui demeure longtemps dans son esprit “ la perfide Albion ”, il ne mesure pas à quel point l’entrée en guerre des Etats-Unis est décisive. Il reste que le témoignage de cet homme de culture et de mesure épris d’humanité est véridique. Il rend compte de ce qu’il a vu et entendu dans cette ville qui, déclarée, ville ouverte en août 1914, ne subit pas à ce moment de destruction. La cité n’est atteinte par l’horreur des combats que très tardivement. Bien sûr les mémoires de Bauchond apparaissent en discordance avec la vision d’épouvante véhiculée au lendemain de la Première Guerre Mondiale par des notables de villes

occupées. On le voit, il n’est pas de lecture simpliste qui vaille en histoire.

Références

- Delame, R., 1933. Valenciennes : occupation allemande : 1914-1918 : faits de guerre et souvenirs. Impr. Hollande fils.
- Guignet, P., 2018. Les souvenirs de Maurice Bauchond sur l’occupation allemande à Valenciennes (1914-1918) in *Vivre à Valenciennes sous l’occupation allemande, 1914-1918*. Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes.